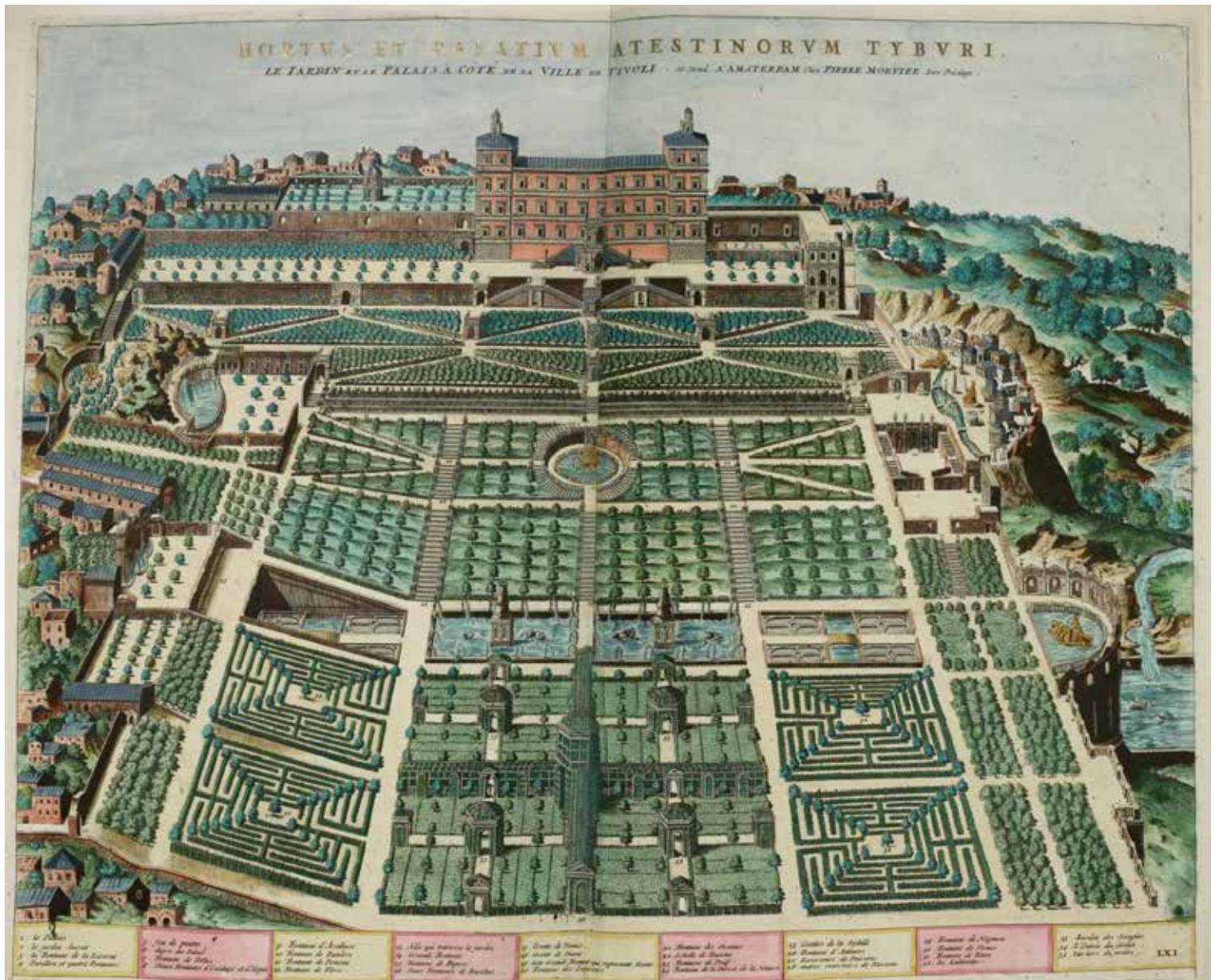


L'ART TOPIAIRE DE L'ANTIQUITÉ À LA RENAISSANCE

par Agnès du Vachat,
historienne de l'art des jardins,
chercheuse-associée ENSP-Versailles



Plan des jardins de la villa d'Este à Tivoli Wikimedia Commons

Conférence à domicile

Le 17 septembre 1786, alors en route vers Venise, Johann Wolfgang von Goethe s'arrête à Vérone pour profiter du palais Giusti et des délices de son jardin à l'italienne créé au XVI^e siècle pour le chevalier de la République de Venise, Agostino Giusti. L'écrivain note dans son journal de voyage : "Le jardin des Giusti est admirablement situé, et des cyprès de la plus grande dimension y élèvent dans les airs leurs branches en forme pyramidale. En donnant cette forme aux ifs, nos jardiniers du nord ont voulu sans doute imiter cette prodigieuse production de la nature." Serait-ce parce qu'ils incarnent le triomphe de la nature tout en stimulant l'artifice humain que le poète romantique allemand s'est montré sensible à ces majestueux cyprès ? Certainement. Toujours est-il qu'il se réfère à une pratique, appelée art topiaire, qui consiste à tailler les végétaux pour leur donner une forme géométrique, humaine ou animale. Issue de l'Antiquité, cette technique s'épanouit à la Renaissance et au XVII^e siècle, en parterres de buis, entrelacs végétaux, architectures vertes et jusqu'aux théâtres de verdure dont le plus célèbre d'Italie demeure celui du jardin de Pojega, construit en Vénétie à la fin du XVIII^e siècle.

Voici donc l'histoire de l'art topiaire, depuis l'Antiquité qui a inventé le mot *topiarius* jusqu'à la Renaissance qui a orné ses jardins de sculptures végétales, aux côtés des fontaines et des nymphées, en passant par le Moyen Âge qui a généralisé l'emploi des bancs de gazon dans l'*hortus conclusus*, le jardin clos, sacré ou profane.

Les jardins d'Eyrignac
 skyme.fr/Photographies/CRTA





Les jardins de Marqueyssac © P. Bettan

Le *topiarius* : peintre de paysage et jardinier

Une topiaire est un arbre ou un arbuste taillé suivant une forme imposée par le jardinier. Cette pratique existe depuis l'Antiquité et constitue l'une des caractéristiques majeures des jardins d'agrément dans lesquels la végétation est mise en scène pour le plaisir des yeux. Cependant, avant de désigner une œuvre végétale, le terme a d'abord renvoyé à son créateur. Ainsi le mot *topia*, dérivant du grec *topos* (le "lieu"), définit une catégorie de la peinture hellénistique : les paysages imaginaires, avec grottes, rochers et fontaines, couvrant les péristyles. Puis le mot *topiarius* s'applique, chez les Romains, au peintre de paysage, c'est-à-dire à celui qui représente des scènes paysagères sur les murs de l'*atrium*. Enfin, le terme en est venu à qualifier, par extension, l'activité du jardinier : non plus celui qui peint des jardins mais celui qui les aménage. Dans la villa antique, le *topiarius*, jardinier ornemental, travaille aux côtés du *vinitor* et de l'*olitorius*, chargés respectivement de la culture de la vigne et des olives ; et l'expression *opus topiarium* désigne, elle, un jardin ornemental.

Quelques exemples d'antiques jardins de topiaires sont restés célèbres, notamment ceux du consul romain Pline le Jeune (62-113) dans sa villa des Laurentes, située près du port d'Ostie, non loin de Rome, et surtout le grand jardin de topiaires en buis de sa villa des Tusci, installée dans les fraîches collines de la Toscane, adaptées à la culture de cette plante. Les lettres décrivant ses villas ont constitué, avec les traités d'agronomie, l'unique source de connaissance des jardins de l'Antiquité, jusqu'à la découverte des vestiges de la villa d'Hadrien au *xiv^e* siècle, puis de ceux d'Herculanum au *xviii^e* siècle. Dans une lettre à son ami Domitius Apollinaris, Pline dépeint une des terrasses des Tusci où règne l'art topiaire : "Devant la colonnade, une terrasse est découpée en plates-bandes par des bordures de buis capricieusement arrangé. De là descend, incliné doucement, un coussin

Le terme [de *topiarius*] en est venu à qualifier l'activité du jardinier : non plus celui qui peint des jardins mais celui qui les aménage.

Conférence à domicile

de gazon, sur lequel le buis dessine des figures de bêtes féroces qui s'affrontent. [...] Tout autour une allée court, enchâssée par des arbres verts maintenus bas et taillés avec fantaisie¹.” Si les topiaires zoomorphes sont fréquentes, certaines ont pu revêtir une apparence divine, telle la statue d'Apollon en buis du temple d'Olympie. La villa de Pline comporte aussi un hippodrome, servant davantage à l'entraînement qu'aux courses de chevaux, séparé en couloirs par des plantations : “Après des détours variés et innombrables, la piste redevient droite, mais non plus unique, car elle est divisée en chemins parallèles par des bordures de buis.” C'est au *topiarius* que revient la charge d'entretenir le tracé de ces bordures et sculptures végétales. Comme tous les préposés aux tâches domestiques dans l'Antiquité romaine, il est de condition servile mais occupe cependant le sommet de la hiérarchie des esclaves et, à ce titre, a parfois le droit de signer son ouvrage, en incisant son nom en bas-relief dans le buis, à côté de celui de son maître, ce que rappelle Pline à propos de son jardin toscan : “Le buis seul dessinant mille figures, parfois des lettres qui représentent tantôt le nom du propriétaire tantôt celui des ouvriers.”²

Technique et plantes

Les traités d'agronomie nous renseignent sur la technique de l'art topiaire, et surtout la taille directe. Ainsi, au livre VI de son *De Re Rustica*, l'agronome latin Columelle (I^{er} siècle ap. J.-C.) décrit la *falx*, une sorte de serpe servant à tailler les topiaires, et il précise dans son *De Arboribus* qu'après avoir coupé la branche à la *falx*, la partie restante sur le végétal est ensuite lissée aux ciseaux. Pline évoque lui aussi les “massifs de buis aux mille formes et [les] petits arbrisseaux que les ciseaux empêchent de grandir.” Des siècles plus tard, les jardiniers vont utiliser le cordeau, le fil à plomb et le niveau à bulle pour réaliser les parterres et les topiaires. En effet, conduire la sève d'un végétal pour lui imposer une structure requiert certains outils, notamment le gabarit, un triangle – de bois d'abord, puis de métal – sur lequel est fixé un bras diagonal mobile qui permet de tourner autour de l'arbuste de façon régulière. Il en résulte des



Le jardin Giusti à Vérone © Pixabay

masses de verdure qui ponctuent l'ensemble du jardin et dressent dans les airs des sculptures végétales, occasionnant autant de point d'arrêt pour l'œil du spectateur. La tradition occidentale de la topiaire s'oppose donc aux techniques de taille orientales, notamment japonaise, qui visent à creuser des vides à l'intérieur de l'arbre pour laisser passer le regard. Houx, if, cyprès d'Italie, lierre, myrte, buis, genévrier commun, chêne vert et troène sont aujourd'hui les végétaux ligneux sempervirents les plus fréquemment utilisés. Dans l'Antiquité, le cyprès, originaire d'Asie mineure mais acclimaté en Méditerranée par les Romains, est l'arbre-roi des topiaires. “Aujourd'hui on le taille, on en fait des charmilles épaisses. [...] On le fait même entrer dans des décorations topiaires pour représenter des chasses, des flottes de navires et d'autres tableaux, qu'il revêt d'un feuillage fin, court et toujours vert³”, écrit le naturaliste et érudit Pline l'Ancien (23-79), oncle de Pline le Jeune, dans son *Histoire naturelle*. Les jardiniers romains ont aussi apprécié le parfum prononcé du laurier et du myrte, réservé l'*Anthyllis barba Jovis* (barbe de Jupiter) à la confection des buissons arrondis et fait venir de Syrie et de Turquie, plus particulièrement d'Anatolie, le buis commun, *Buxus sempervirens* L. dont le nom signifie “dur” en grec (*pyxos*) et le qualificatif “toujours vert”. Théophraste (371- 288 av. J.-C.) indique que le buis le plus recherché provient du mont Cytore et de ses environs, sur les bords de la mer Noire, région que le géographe Strabon (60 av. J.-C. – 20 ap. J.-C.) présente comme un lieu de production et de commercialisation du buis commun, au point que le mot *cytoreus* est parfois synonyme de *buxus*.

1 Pline le Jeune, *Lettres*, vol. 2, livre V.

2 *Ibid.*

3 Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XVI, 28.



Les jardins du château de Villandry
 📷 Jean-Christophe COUTAND/Agence
 Départementale du Tourisme de Touraine

Après la chute de l'Empire romain, les techniques de culture et de jardinage se sont transmises, grâce notamment aux monastères, lieux de sauvegarde des savoirs botaniques et des pratiques horticoles.

Même après la chute de l'Empire romain, les techniques de culture et de jardinage se sont transmises, grâce notamment aux monastères, lieux de sauvegarde des savoirs botaniques et des pratiques horticoles. C'est pourquoi l'art topiaire est toujours présent au Moyen Âge. Cette époque est celle des bancs de gazon, monticules de terre couverts de gazon ou de mousse et entretenus de façon à pouvoir s'y tenir assis, sans dossier ni accotoirs⁴. Ce type de siège se retrouve sur de nombreuses peintures ou miniatures médiévales, illustrant aussi bien l'*hortus conclusus* chrétien où trône la Vierge que le *locus amoenus* païen. Puis, à partir du ^{xiv}^e siècle, se répand l'usage des bordures végétales basses pour délimiter les massifs de fleurs. Elles sont réalisées avec des plantes compactes et faciles à tailler, souvent des aromatiques : santoline, menthe, thym et marjolaine. Cette liste s'enrichit à la Renaissance : en 1590, dans son *Trattato della cultura degli orti e giardini*, l'agronome florentin Giovanvettorio Soderini conseille d'employer le houx, le romarin, le myrte, le rosier ou la viorne (*viburnum*) pour les haies et de recourir au thym, à l'hysope, à l'absinthe et à la lavande pour créer les bordures basses (*spallierette basse*). Il faut attendre le ^{xvii}^e siècle pour que le buis se généralise ; il a fini par s'imposer car il ne nécessite pas beaucoup d'eau, garde ses feuilles en toutes saisons, résiste aux intempéries et aux maladies (du moins, jusqu'au début du ^{xxi}^e siècle !) et sa croissance lente permet de profiter plus longtemps du dessin des topiaires.

Pietro de Crescenzi (env. 1233 – env. 1320), juge et avocat à Bologne, a écrit un traité d'agriculture, le *Liber Ruralium Commodorum*, constamment recopié au Moyen Âge, traduit du latin en français sous le titre *Livre des profits champêtres et ruraux*, puis imprimé, qui contient un chapitre dédié aux jardins de plaisance. Son auteur y évoque "des treilles et des tunnels en forme de maisons, de tentes et de pavillons" et recommande même aux propriétaires, en fonction de leurs ressources, d'édifier un palais dont les pièces, les galeries et les tours seraient faites d'arbres vivants taillés. Ainsi une véritable architecture végétale se met en place dans les jardins du Moyen Âge et triomphe à la Renaissance, dans la mesure où elle symbolise de manière emblématique le combat entre l'art et la nature.

Une véritable architecture végétale se met en place dans les jardins du Moyen Âge et triomphe à la Renaissance, dans la mesure où elle symbolise le combat entre l'art et la nature.

⁴M.-H. Benetière, Jardin. *Vocabulaire typologique et technique*, p. 218.

Conférence à domicile



La villa Arvedi et ses jardins à l'italienne 📍 Villa Arvedi



Vue d'un jardin sur l'Isola Bella
 A.-M. Mazzariol

Le paragone art/nature à la Renaissance

Les théoriciens de l'art du jardin ont nommé *paragone* l'émulation entre la nature et l'artifice humain.

À l'origine, le mot *paragone* renvoie au débat sur les mérites comparés de la peinture et de la sculpture à la Renaissance. Déplaçant ce terme de son terrain d'élection, les théoriciens de l'art du jardin ont nommé *paragone* l'émulation entre la nature et l'artifice humain, la rivalité féconde de deux principes créateurs qui donne naissance au jardin d'agrément. Dans cette optique, les topiaires de plantes sempervirentes ont toute leur place dans le jardin de la Renaissance italienne. Ce nouvel art des jardins fleurit à partir du ^{xv}^e siècle, d'abord dans la région de Florence sous l'égide des Médicis, puis dans le reste de la péninsule où les nobles patriciens goûtent le loisir de la villégiature, loin de l'affairisme de la ville, dans des domaines à la campagne qui célèbrent non seulement l'idéal de vie antique mais encore les motifs issus des anciens jardins. L'art topiaire connaît donc un nouvel essor : arbustes et buissons taillés, palissades et niches végétales, parterres et théâtres à ciel ouvert s'ajoutent au bâti de pierre et de marbre et composent une architecture de verdure.

L'architecte et théoricien Leon Battista Alberti, né à Gênes en 1404, avance l'idée, au livre X de son *De Re Aedificatoria* paru en 1452, que le jardin et la demeure se répondent en une totalité harmonieuse où règne la géométrie, celle des formes issues de la nature : cercles et demi-cercles. Quant à la forme quadrangulaire, elle gouverne le tracé au sol du jardin, grâce au motif du *quadrato*, une succession modulaire de carrés de mêmes dimensions mais plantés d'essences végétales variées. Les jardins de la villa Quaracchi, près de Florence, qu'il a peut-être conçue pour un de ses clients, possédaient une extravagante collection de

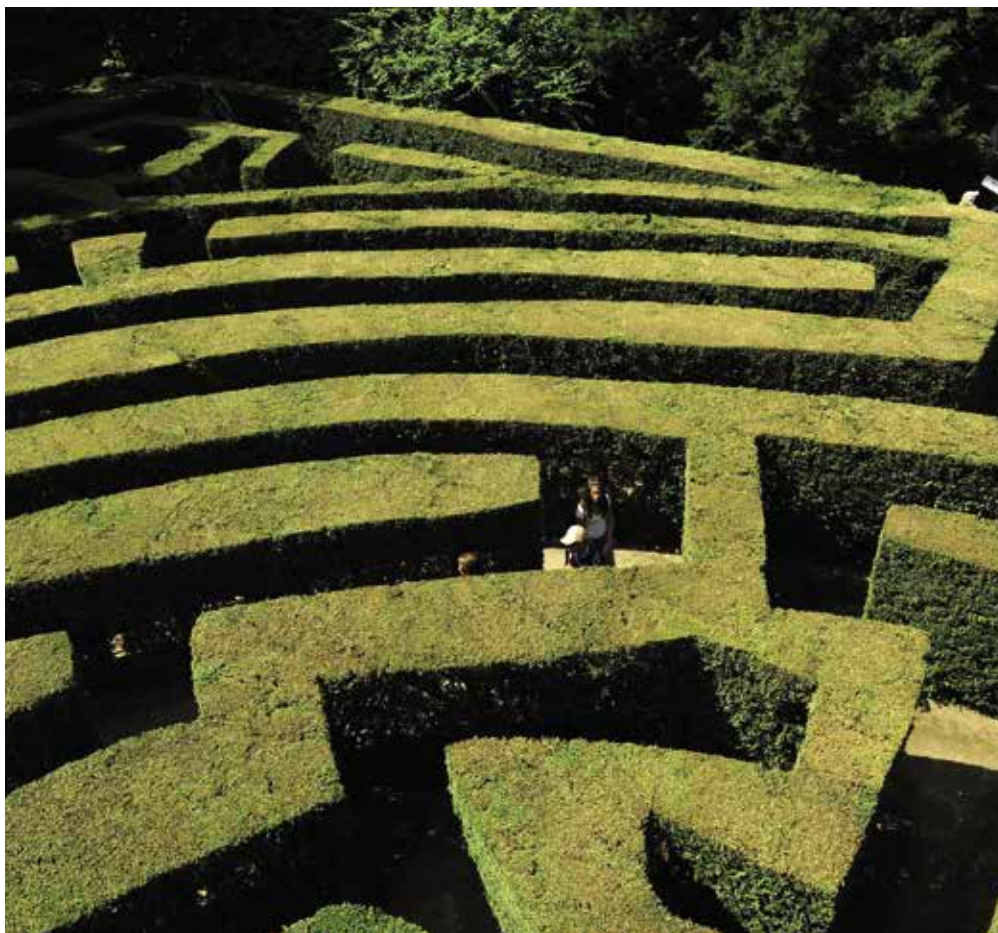
topiaires : sphères, portiques, urnes, singes, ânes, ours, géants, guerriers et harpies. À Castello, l'une des villas de Cosme de Médicis, aménagée par l'architecte Niccolò Pericoli "Il Tribolo", le visiteur pouvait rencontrer des éléphants, des lièvres, des loups et des cerfs taillés dans le buis. Quelques décennies plus tard, en Vénétie, Agostino Giusti s'adjoint le concours de familiers des Médicis pour la création du jardin de son palais à Vérone, dans les années 1565-1580, où l'on retrouve les éléments incontournables du jardin à l'italienne dont un labyrinthe de haies de buis. Édifiée à la même époque, la villa d'Este à Tivoli possède quatre labyrinthes : un d'orangers avec des haies de myrtes, un d'arbousiers avec des haies de chèvrefeuille, un autre de pins avec des haies de laurier-tin et le dernier de sapins avec des haies de troène. Au ^{xviii}^e siècle, Luigi Trezza dessine un nouveau labyrinthe pour le palais Giusti, l'un des rares labyrinthes encore visibles en Vénétie.

Conférence à domicile

Quittons les jardins réels pour aborder le rivage imaginaire mais non moins labyrinthique de l'île de Cythère où se déroulent les aventures du *Songe de Poliphile*, fantaisie allégorique écrite par Francesco Colonna, un moine dominicain, et publiée à Venise en 1499. La quête initiatique du héros Poliphile, amoureux de la nymphe Polia, le mène jusqu'à la mythique île-jardin de Cythère. Celle-ci est figurée par un cercle et close de haies de myrtes et de cyprès sur l'une des nombreuses illustrations en gravure sur bois qui accompagnent l'ouvrage. D'autres représentent des parterres, des fontaines et des topiaires, telles ce pommier "taillé en forme de cercle épais comme une couronne" ou encore un autre arbre fruitier qui a l'apparence d'un "hémisphère convexe", le tout parmi des arbres dont "les branches ne portaient pas dans tous les sens et ne s'entremêlaient pas ; elles étaient bien ordonnées", ce qui signale la victoire de la technique humaine qui parvient à maîtriser la nature.

Enfin, l'architecture végétale triomphe dans les galeries, les tunnels et même les théâtres de verdure où avaient lieu des représentations en plein air. Il s'agit de théâtres de jardins, souvent à l'antique, dont la structure est constituée de végétaux en pleine terre. Celui du jardin de Pojega à la villa Rizzardi (Vénétie) est le plus grand d'Italie. Construit en 1783 pour le comte Antonio Rizzardi, il se compose encore de sept gradins semi-circulaires en buis et s'orne de niches de charmille abritant des statues de personnages mythologiques liés à la tragédie et à la comédie. L'ensemble de ce jardin témoigne aussi de la persistance à travers les siècles du modèle du jardin à l'italienne, puisqu'il a été créé à la fin du XVIII^e siècle.

Ces jardins italiens n'ont cessé de fasciner les voyageurs, les artistes et les écrivains.



Labyrinthe végétal dans les jardins de la villa Pisani, à Stra 📷 FOTOTECA ENIT

Ces jardins italiens n'ont cessé de fasciner les voyageurs, les artistes et les écrivains. Citons donc, pour conclure, les mots que le théâtre de verdure de la villa Gori en Toscane inspire au début du XX^e siècle à la romancière américaine Edith Wharton qui a longtemps séjourné en Italie et qui rédige à New York en 1903 ses *Villas et jardins d'Italie* : "Aucune description ne peut refléter le charme de ce petit théâtre exquis lorsque l'on [...] se repose au soleil et au silence sous son toit de ciel bleu, entre ses murs de verdure toujours inchangés".

BIBLIOGRAPHIE :

Marie-Hélène Bénétière, *Jardin. Vocabulaire typologique et technique*, Monum, éditions du Patrimoine, 2000.

Caroline Foley, *L'art du paysage. Parcs et jardins de l'Antiquité à nos jours*, YSEC, coll. "Jardins et nature", 2020.

Pierre Grimal, *Les jardins romains*, Fayard, 1984.

Marie-Caroline Thuillier et Nathalie Deguen, *Théâtres de verdure*, Gourcuff Gradenigo, 2015. *Topiarius*, journal de l'Association Européenne des Buis et Topiaires.